

EDITIONS EMANCIPE

# LA QUATRIÈME CHAISE

# LA VIE APRÈS LA MORT

Et si les morts ne disparaissaient  
jamais vraiment ?

Et s'ils changeaient simplement  
de place en nous ?

Que deviennent ces liens  
qui survivent à l'absence,  
ces présences qui continuent  
autrement ?



La pluie tombait doucement sur les vitres du vieux chalet. Une pluie de novembre. Continue. Obstinée. Pas une pluie de cinéma, avec éclairs, tambours et grands violons dans le ciel. Non. Une petite pluie wallonne. Modeste. Tenace. Le genre de pluie qui ne cherche même plus à impressionner personne. Le chalet se trouvait quelque part dans les Ardennes, au bout d'un chemin boueux que le GPS avait abandonné quinze minutes avant eux. Un chalet de bois sombre, un peu penché, avec des volets fatigués, une toiture couverte de mousse et cette odeur particulière des maisons qu'on n'habite plus vraiment : un plancher qui couine, du bois humide, un vieux foyer en fonte au milieu de la pièce, des souvenirs d'inconnus qui hantent les murs.

Autour, la forêt. Dense et loquace. La forêt ne se tait jamais. Elle souffle. Elle craque. Elle parle la langue de tous ses habitants. Elle remue dans son sommeil. Parfois une branche cassait quelque part dans la nuit, et Mathieu disait que c'était forcément un tueur en série. Gabriel répondait qu'avec leur état physique général, même un écureuil motivé pourrait les éliminer.

C'était Simon qui avait proposé de louer ce chalet pour quelques jours. Une mise au vert, avait-il dit. Un retour à la nature, aux origines. Aux sources de quoi exactement ? Eux qui avaient grandi dans le béton, le bruit des trams et les lumières de vitrines. Eux qui connaissaient mieux les cafés ouverts après minuit que le nom des arbres.

Mathieu avait regardé les photos de l'annonce.

— Retour à la nature ? Simon, il n'y a même pas de Wi-Fi. Ce n'est pas la nature, c'est une prise d'otage.

Dans le chalet, pas de réseau. Pas de télévision. Pas de chauffage central. Quelques prises capricieuses, et toutes inutilisables. Une vieille cuisinière à gaz. Des couvertures qui grattaient. Des lampes à huile posées sur les meubles et ce questionnement: comment allume-t-on une lampe à huile ? Sans connexion internet et de tutoriels Youtube, l'aventure allait devenir rocambolesque. Le feu, lui, avait mis presque une heure à prendre. Gabriel s'était acharné dessus avec une dignité discutable. Il avait soufflé, juré, ajouté du papier journal, déplacé les bûches, accusé le bois, l'humidité, le propriétaire, la Wallonie et probablement l'Union européenne.

Amusé, Mathieu avait observé la scène depuis le canapé.

— Tu sais, dans certaines civilisations, ceux qui ne savaient pas faire du feu étaient simplement laissés dehors. Inutiles, freins aux développements de la tribu.

— Ferme-la et va chercher du petit bois.

— Je suis un intellectuel, Gabriel. Je ne ramasse pas. Je commente. Je palabre.

Finalement, le feu avait pris. Petit et méfiant d'abord. Puis plus franc ensuite. Il avait commencé à lécher les bûches avec une extrême patience et passion. Dans le salon, les quatre amis étaient assis autour d'une table ronde. Il y avait Gabriel, qui parlait toujours un peu trop fort lorsque le silence devenait inconfortable. Mathieu, qui transformait chaque gravité en plaisanterie avant qu'elle ne l'atteigne vraiment. Léa, qui observait davantage qu'elle ne parlait. Et Simon. Ils se connaissaient depuis vingt ans. Soit 240 mois ou 7300 jours.

Vingt ans de soirées trop longues et trop courtes. De fous rires idiots dans des cuisines trop petites. De séparations racontées avec courage puis pleurées dans des taxis. De déménagements où personne n'avait vraiment envie de porter le frigo. D'échecs professionnels maquillés en “nouveaux départs”. Et parfois, de vrais nouveaux départs. Comme Léa.

Consultante en informatique pendant quinze ans, elle avait tout plaqué presque sans prévenir. Un matin, elle avait fermé son ordinateur, rangé ses dossiers, rendu son badge et décidé d'écrire. Pas "écrire un roman" comme on dit qu'on va se remettre au sport. Écrire vraiment. Avec des carnets, des doutes, des phrases barrées, des matins blancs, des cafés froids et cette terreur magnifique de ne plus pouvoir accuser personne d'autre que soi-même.

Gabriel disait qu'elle avait fait une reconversion poétique. Mathieu appelait ça "crise existentielle". Léa, elle, souriait. Elle les laissait dire. Certaines moqueries ne sont justes que des tendresses mal habillées.

Sur la table : une bouteille de vin presque vide, des verres dépareillés, quelques olives oubliées, un couteau, des miettes de pain, et cette sensation étrange que quelque chose flottait dans l'air. Comme un pressentiment.

Le feu, qui avait tant résisté à Gabriel, crépitait doucement derrière eux. Ils étaient loin de Bruxelles. Loin des emails. Loin des notifications. Loin de cette petite agitation moderne qui donne l'impression d'exister parce qu'on répond vite. Ici, rien ne demandait de réponse. Juste une présence à soi et aux autres.

Mathieu regarda les flammes danser dans le foyer. Il resta silencieux quelques secondes, ce qui, chez lui, ressemblait à une inquiétude. Puis il dit :

— Vous vous rendez compte qu'on est officiellement devenus les gens qui louent un chalet dans les Ardennes pour parler du dos, du sommeil et de la mort ?

Gabriel éclata de rire.

— Toi surtout tu parles de ton dos. On dirait un homme de quatre-vingt-six ans qui a survécu à trois guerres et à un mauvais matelas.

— Parce que mon corps me trahit avec méthode, une méthode chirurgicale.

Léa sourit légèrement.

— Le corps finit toujours par gagner.

Simon leva les yeux vers elle.

— Ou perdre.

Silence dans la pièce, que personne n'osait briser, de peur, peut-être, de relever ces mots. Le genre de silence où l'on sent, sans savoir pourquoi, qu'une soirée vient de changer de trajectoire. Puis Simon demanda :

— Vous pensez souvent à votre mort ?

Mathieu leva immédiatement son verre.

— Absolument jamais.

Gabriel, lui, secoua la tête.

— Franchement, non. À quoi bon ? On sait tous comment ça finit. On naît. On meurt. Et entre les deux, on essaie de comprendre ce qu'on fout là.

— Justement, répondit Simon. Peut-être qu'on vit comme si on ne le savait pas.

Gabriel attrapa une olive.

— Heureusement d'ailleurs. Sinon personne ne ferait d'enfant. Personne ne tomberait amoureux. Personne ne construirait rien.

— Ou peut-être qu'on aimerait autrement, dit Léa. Qu'on construirait autrement. Qu'on vivrait ensemble autrement.

Mathieu soupira.

— Ah non... pas de philosophie existentielle après vingt-deux heures.

Personne ne rit vraiment cette fois. La pluie glissait lentement sur les vitres. Simon regardait le feu comme on regarde quelque chose qui brûle déjà depuis longtemps en soi.

Puis il dit calmement :

— Je vais mourir.

Mathieu sourit aussitôt. Le réflexe. Le déni avant le sens.

— Oui, nous tous allons mourrir. Un jour, et puisse-t-il arriver le plus tard possible.

— Nous tous, un jour certes. Et moi je vais mourir, bientôt, répondit Simon

Quelque chose bascula dans la pièce. Invisible Et irréversible.

Gabriel fronça les sourcils.

— Arrête tes conneries.

Simon ne répondit pas immédiatement. Il prit une longue inspiration.

— Cancer du pancréas. Métastasé.

Le mot resta suspendu dans l'air.

Métastasé. Un mot clinique. Un mot presque tabou. Un mot assez puissant pour fissurer une soirée entière. Mathieu secoua la tête.

— Non.

Simon garda les yeux baissés.

— Quatre mois, peut-être un peu plus si la chimiothérapie fonctionne.

Gabriel se leva brusquement.

— Mais attends... attends... ils se trompent parfois.

— Non mais merde, tu ne peux pas annoncer ça comme si tu parlais de la météo !

Le feu craqua derrière eux. Léa fixait Simon sans détourner les yeux. Comme si elle essayait déjà de mémoriser son visage. Mathieu murmura :

— On devait partir en Écosse cet été.

Simon eut un petit sourire.

— Je sais.

Puis plus personne ne trouva quoi dire. Le silence qui suivit avait changé de nature. Avant, il était confortable. Maintenant, il pesait. Il était lourd. Gabriel recommença à parler le premier, sans doute pour éviter d'entendre ses propres pensées, ses projections.

— Et tu vas faire quoi ?

Simon haussa doucement les épaules.

- Mourir, j’imagine.
- Arrête avec ça !
- Avec quoi ? Le mot ?

Gabriel détourna les yeux.

- Tu pourrais au moins te battre.

Alors Simon releva lentement la tête.

- Qui t’a dit que je ne me bats pas ?

Personne ne répondit. Mathieu se servit du vin avec une main tremblante.

- C’est absurde.
- Oui, dit Simon. La mort l’est toujours pour ceux qui restent.

Léa demanda doucement :

- Tu as peur ?

Simon réfléchit longtemps avant de répondre.

- Oui.

Puis il ajouta :

- Mais pas de mourir.

Mathieu releva les yeux.

- Alors de quoi ?

Simon regarda chacun d’eux à tour de rôle. Et pour la première fois depuis le début de la soirée, sa voix vacilla légèrement.

- D’être oublié.

Le feu continua de brûler. Dehors, la pluie semblait tomber depuis toujours. Et personne, cette fois, ne tenta de consoler qui que ce soit. Parce qu’ils comprenaient soudain une chose terrible : certaines phrases ne cherchent pas de réponse. Elles demandent seulement une présence.

Les semaines suivantes, de retour à Bruxelles, eurent la couleur des salles d’attente. Blanches. Silencieuses. Éclairées trop fort.

Au début, ils jouèrent tous à faire semblant. Gabriel parlait traitements expérimentaux, statistiques, protocoles. Il envoyait des articles à trois heures du matin. Des témoignages miraculeux. Des essais cliniques américains. Des régimes alimentaires étranges, et souvent antagoniques dans leurs propositions. Comme si l’information pouvait négocier avec la mort.

Mathieu, lui, continuait à plaisanter.

- Franchement Simon, si tu dois mourir, choisis au moins un cancer plus élégant. Le pancréas, c’est déprimant.

Simon riait parfois. Pas parce que c’était drôle. Parce qu’il comprenait que l’humour était une manière de respirer, de s’échapper.

Seule Léa ne faisait presque rien. Elle venait. Elle s'asseyait. Elle écoutait. Un soir, alors que la pluie frappait doucement les vitres de l'hôpital, Simon finit par lui demander :

— Pourquoi tu ne me dis jamais que “ça va aller” ?

Léa tourna légèrement la tête vers lui.

— Parce que je crois que certaines phrases sont faites pour rassurer celui qui les prononce.

Simon eut un faible sourire. Dans la chambre voisine, une télévision diffusait un jeu absurde où des inconnus applaudissaient sous des lumières trop blanches. Le monde continuait à tourner, à consumer le temps qui passe: tic, tac, tic, tac. Comme il continue toujours. Indifférent. Lancé à pleine vitesse. Etrange violence du quotidien qui ne s'arrête pas ; que rien, qu'aucune annonce ne semble atteindre. Après quelques minutes, Simon murmura :

— J'ai peur de disparaître complètement.

Léa le regarda longuement. Depuis l'annonce de la maladie, elle avait pris l'habitude de l'observer attentivement. Comme si elle essayait déjà de sauver quelque chose du temps. La façon dont il tenait son verre. Son silence avant certaines phrases. Sa manière de dire “tu vois” lorsqu'il cherchait ses mots. Elle mémorisait Simon contre l'effacement.

— Tu ne disparaîtras pas complètement, répondit-elle doucement.

Simon eut un petit rire fatigué.

— Ça sonne très religieux ou spirituel dit comme ça.

— Ce n'est pas religieux.

— Alors quoi ?

Léa réfléchit un instant.

— Je crois juste qu'on ne cesse jamais vraiment d'être en relation avec ceux qu'on aime.

Simon resta immobile.

— Pourtant les gens disent qu'il faut “faire son deuil”.

— Oui.

— Et toi tu crois que ça veut dire quoi ?

Elle baissa les yeux vers ses mains.

— J'ai l'impression qu'on traite le deuil comme un dossier à clôturer. On parle souvent du deuil comme d'un processus pour “passer à autre chose”. Comme si le lien avec quelqu'un devait forcément disparaître avec son corps.

Simon sourit faiblement.

— Une fermeture de dossier.

— Exactement.

Puis elle ajouta :

— Je ne crois pas qu'on cesse d'aimer quelqu'un parce que son cœur s'arrête.

Le silence revint.

Toutefois, ce silence-là avait quelque chose de paisible.

— Tu sais... ce qui me terrifie le plus... ce n'est même pas de mourir.

Léa tourna la tête vers lui.

— C'est quoi alors ?

Il hésita longtemps.

— Que tout disparaisse avec moi. Ma voix. Mes souvenirs. Les moments vécus. Comme si je n'avais été qu'un passage sans traces.

Léa sentit quelque chose se serrer en elle. Alors elle le regarda encore plus attentivement. Comme si son visage devenait déjà précieux autrement. Comme si elle tentait inconsciemment de retenir chaque détail avant que le temps ne commence son travail d'effacement.

— Les gens ne disparaissent jamais entièrement, murmura-t-elle.

— Pourtant les morts sont morts.

— Biologiquement, oui.

Elle prit une légère inspiration.

— Mais il reste toujours quelque chose. Certaines voix dans ta tête. Certaines phrases. Certains regards. Certaines façons de rire qui continuent d'habiter les vivants. Mon grand-père est mort il y a dix ans et pourtant parfois, quand je cuisine, j'entends encore sa manière de dire "mets plus d'ail". Je suis l'une des gardiennes de son souvenir, de sa trace en ce monde.

Simon sourit et demanda doucement :

— Et ça ne te fait pas peur ?

Léa eut un sourire triste.

— Non. Je crois même que c'est peut-être ça, aimer quelqu'un.

Au loin, un brancard roula dans le couloir.

Quelques jours plus tard, Gabriel explosa lorsqu'il surprit Léa en train d'écouter un ancien message vocal de Simon.

— Tu vois ? C'est exactement ça qui me fait peur !

Léa leva les yeux.

— Quoi ?

— Vivre avec les morts ! Rester bloqués dedans ! Continuer à leur parler comme s'ils étaient encore là !

Mathieu, assis près de la fenêtre, observait la scène sans intervenir.

Gabriel, lui, faisait les cent pas.

— Les gens doivent partir à un moment !

— Les corps partent, répondit calmement Léa.

— Tu joues sur les mots.

— Non.

Elle hésita quelques secondes avant de poursuivre.

— Dis-moi honnêtement... tu n'entends jamais encore certaines voix dans ta tête ?

Gabriel ne répondit pas.

— Certaines phrases ? Certains regards ? Certaines façons de rire ?

Le silence de Gabriel suffit comme réponse. Alors Léa continua, doucement :

— Peut-être qu'un fantôme, c'est juste quelqu'un qui continue d'avoir une place dans notre vie. L'un de nos héritages.

Gabriel secoua la tête nerveusement.

— C'est dangereux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on finit par vivre davantage avec les morts qu'avec les vivants.

Léa resta pensive avant de reprendre la parole.

— Je crois surtout qu'on ne sait plus quoi faire de nos morts.

Personne ne bougea. Mathieu regardait désormais ses mains. Gabriel s'était arrêté de marcher. Et dans ce silence, soudain devenu immense et profond, chacun comprit qu'il ne s'agissait pas seulement de Simon. Il s'agissait de tous ceux qu'ils avaient perdus. Les grands-parents. Les anciens amours. Les amis disparus. Les versions d'eux-mêmes qui n'existaient plus.

Léa reprit doucement :

— Avant, les morts restaient dans les maisons, dans les récits, dans les gestes, dans les traditions. Aujourd'hui, on voudrait qu'ils disparaissent vite. Proprement. Sans déranger les vivants.

Mathieu murmura :

— Comme des meubles qu'on retire après un déménagement.

Léa hocha lentement la tête.

— Alors que parfois... continuer à parler à quelqu'un intérieurement... ce n'est pas refuser la réalité. C'est continuer le lien autrement.

Gabriel soupira profondément. Fatigué. En colère aussi. Et moins certain de lui désormais.

— Et comment tu sais que ça ne rend pas fou ?

Léa eut un sourire presque mélancolique.

— Peut-être que ce qui nous rend fous, c'est surtout de vouloir aimer sans accepter que tout soit fragile.

Dans la chambre voisine, Simon toussa légèrement dans son sommeil.

Alors tous se turent. Parce qu'ils comprenaient peu à peu une chose étrange : la mort n'était pas seulement l'histoire de quelqu'un qui s'en va. C'était aussi l'histoire de ceux qui restent. Et de ce qu'ils décident de faire de l'amour après l'absence. Et peut-être que la mort n'est pas seulement ce qui nous enlève la vie. Peut-être qu'elle est aussi ce qui nous oblige enfin à la voir. La mort a beaucoup de vertus, notamment celle du réveil (Christian Bobin).

Depuis toujours, les humains inventent des images, des contes, des récits et des métaphores pour parler de la mort.

Certains disent que les morts traversent une rivière. D'autres qu'ils deviennent poussière, lumière, souffle ou mémoire. Chez certains peuples, ils reviennent dans les arbres, dans les oiseaux ou dans les rêves des vivants. Pour certains, ils deviennent des étoiles. Pour d'autres, des ancêtres qui continuent de marcher silencieusement derrière ceux qui restent.

Comme si personne, au fond, n'avait jamais vraiment cru (ou voulu croire) à une disparition totale.

Toutes les cultures semblent murmurer la même intuition : rien ne s'efface complètement. Le deuil ne consiste peut-être pas à apprendre à vivre sans l'autre, mais à apprendre à vivre autrement avec lui.

Quelque chose demeure. Une trace. Une présence. Une circulation invisible entre les vivants et les absents.

Peut-être que la mort n'est pas une porte qui se ferme.

Peut-être est-elle simplement une autre manière d'habiter le monde.

Et peut-être pas...

Dans tous les cas, mes morts quittent parfois les pièces. Rarement les conversations intérieures.

# LA QUATRIÈME CHAISE

**Ouvrage réalisé le 2 juin 2026**

**Emancipe**

**52 Rue Luther, 1000 Bruxelles**

**[www.emancipe.be](http://www.emancipe.be)**

**[info@emancipe.be](mailto:info@emancipe.be)**

**Editée au format numérique**

# *La quatrième chaise* LA VIE APRÈS LA MORT

---

## **Nouvelle inspirée du thème du deuil, de la perte, de la séparation**

---

Bruxelles. Novembre.

Un chalet perdu dans les Ardennes.

Quatre amis approchent doucement de l'âge où l'on commence à comprendre que certaines choses ne reviendront plus.

Gabriel parle trop fort pour couvrir ses peurs.

Mathieu plaisante pour éviter de s'effondrer.

Léa regarde les gens comme si elle essayait déjà de sauver quelque chose d'eux.

Et Simon... Simon sait qu'il va mourir.

Autour d'un feu qui crépite mal, entre bouteilles vides, pluie contre les vitres et silences de plus en plus lourds, une annonce fait basculer leur amitié : cancer du pancréas. Métastasé. Quelques mois à vivre.

Alors commence autre chose.

Pas seulement un deuil.

Une lente traversée.

**Un souvenir c'est comme un miroir qui serait tombé au sol et qui se serait brisé en petits morceaux. Chacun détenant une partie de la vérité, du souvenir de ce qui fût. Chacun devenant un gardien du passé. Lorsque les gardiens s'en vont, leurs pièces du puzzle disparaissent, elles aussi, à jamais. Le miroir devient alors incomplet, et bientôt il disparaîtra**



## **Emancipe**

Emancipe est un centre de formation et d'accompagnement d'équipes. Depuis plus de 70 ans, nous accompagnons des professionnels qui ont choisi de mettre leur engagement au service des autres.

